

renier les aïeux barbares, de placer César comme un héros national au point de départ de l'histoire des Gaules, et de renoncer ainsi à poursuivre, antérieurement à la conquête du pays par les Romains, la difficile question d'origine, qui semble en général ne pas offrir à l'humanité de bien attrayantes perspectives. Le césarisme napoléonien et le monument littéraire consacré à César par son impérial biographe ont puissamment contribué à pousser les esprits dans cette voie ; aussi est-il permis de prévoir que le mouvement politique qui depuis s'est accompli en France, ne sera pas sans se faire également sentir dans le domaine des lettres relativement à la manière d'envisager l'histoire nationale.

Assurément il serait injuste de méconnaître que la gratitude vouée aux Romains par les descendants des Gaulois ne soit méritée. Sans doute les modernes Français peuvent tenir de leurs ancêtres certaines qualités du corps et de l'esprit ; mais le plus précieux bien qu'ils possèdent, cette civilisation si richement développée, leur vient uniquement des Romains ; il repose sur une base essentiellement romaine ; il est, non pas un fruit du sol national, mais un produit étranger importé de Rome dans la Gaule.

Le portrait que, cinquante ans environ avant César, un-voyageur grec, le philosophe Posidonius, esquisse des habitants du nord de la Gaule, ce qu'il raconte de leurs cruels sacrifices humains, de leurs sanglants présages tirés des convulsions des mourants, de la coutume barbare de clouer à la porte de leurs maisons les têtes de leurs ennemis tués ou de les renfermer soigneusement, ointes d'huile de cèdre, pour les montrer aux étrangers, — « choses, *dit-il*, qu'il avait si souvent vues dans son voyage, qu'il n'en éprouvait plus à la fin aucun dégoût », — tout ce tableau ne doit vraiment pas trop exciter notre sympathie en faveur des Gaulois barbares. Politiquement aussi, nous ne pouvons éprouver un vif attrait pour un peuple qui, fractionné en quantité de tribus isolées s'épuisant en démêlés perpétuels, ne possédait aucun centre de nationalité et auquel même la pensée d'une unité nationale était presque restée étrangère. La parole de César « qu'il était venu comme libérateur des Gaules », cette parole, répétée dans tous les temps avec des variantes toujours nouvelles et qui jamais n'a manqué son effet, n'était pas cette fois, sans justesse. L'assujettis-